

Une chèvre dans la ville

Analyse critique de l'expérience artistique collective du NCNC dans le quartier de Celleneuve à Montpellier (34).

« Et puis j'ai découvert que la chèvre était allée partout du coup ! avec toi, avec Sandy, dans les appartements... j'ai découvert tout ce qui c'était passé parce que moi je bossais dans la semaine... Elle est allée absolument partout : le stade de foot, le coiffeur, le PMU... et c'est ça qui est génial! Ils ont fédéré à travers une chèvre ! ».
Une habitante de Celleneuve

**Par Pauline Scherer
Septembre 2016 - Celleneuve**

Preamble

Dans le cadre de mes recherches sur les formes de participation et les processus d'activation de l'espace public, je propose ici l'analyse critique d'une expérience artistique participative qui s'est déroulée à Celleneuve, un quartier dit populaire de la ville de Montpellier (34). Menée par une compagnie d'arts de la rue, elle-même invitée par une structure de programmation culturelle locale, cette expérience s'est déroulée de novembre 2015 à avril 2016 (avec la présence des artistes une semaine par mois dans le quartier) et visait la création *in situ* d'un film, impliquant les habitants du quartier.

Ce projet, porté par l'équipe NCNC (Nuovo Cinema Neo Cinetico), s'inscrit pleinement dans ce que Philippe Henry nomme les « démarches artistiques partagées » dont il a bien décrit et analysé les enjeux dans son article *Démarches artistiques partagées : des processus culturels plus démocratiques ?*.

Selon lui, « toute une gamme de processus existe de nos jours et se trouve expérimentés avec des populations et dans des contextes divers (milieux scolaires, quartiers sensibles ou en réhabilitation, territoires ruraux, prisons ou hôpitaux, jeunes en insertion ou en échange international, personnes âgées, associations locales ou groupes sociaux particuliers...). Dans tous les cas, des non professionnels de l'art sont amenés à participer, avec leurs propres singularités, à des canevas d'action initialement conçus et pour partie déjà composés par des artistes professionnels ». Il postule que dans un contexte en mutation, « ce sont des modalités d'action artistique, où l'enjeu toujours nodal de l'expérience esthétique et sensible est non dissociable de celui des formes actuelles de sociabilités, ni de celui du mode de construction identitaire, que ces pratiques facilitent ou rendent possible pour un plus grand nombre ».

Cet article est la finalité d'une commande formulée par la directrice de la compagnie artistique et par le producteur de cette compagnie, dans l'objectif de pouvoir rendre compte du processus de travail de création avec les habitants et d'en analyser les enjeux et les effets.

En termes de méthodologie, j'ai procédé par observation et par entretiens (individuels et collectifs), pendant le déroulement du projet et à posteriori (2 à 3 mois après la fin du projet).

Il s'agit ici de tenter de dépasser les discours sur les « vertus » des projets artistiques participatifs en termes de lien social ou de cohésion sociale pour réinterroger le processus dans le détail et mettre à jour les questions qu'il soulève, notamment sur le plan politique. En effet, le sociologue Pascal Nicolas-Le Strat postule que ces démarches « font politique [...] même lorsqu'elles fabriquent tout autre chose que du politique [...] ». Il parle de « l'énigme d'une réalité politique qui se constitue indépendamment des registres sur lesquels elle est habituellement et classiquement attendue et qui ne s'énonce pas comme telle ». (Nicolas-Le Strat, 2011).

Entre expérience sensible, dynamique collective, occasion de participation, opportunités d'interactions et de sociabilités nouvelles, curiosité et indifférence, comment les habitants et les acteurs locaux du quartier Celleneuve de Montpellier ont-ils vécu ou perçu le projet du NCNC ? Quelles dynamiques sociales cette démarche a-t-elle activée ? Que nous racontent ces dynamiques sur la portée politique dans tel projet à l'échelle du quartier, en résonance avec les enjeux sociétaux contemporains ?

Celleneuve

Le quartier de Celleneuve est animé par de nombreuses associations et un comité de quartier historique et dynamique. Situé au nord ouest de Montpellier, à environ 15 minutes de tram du centre ville, Celleneuve est perçu comme un quartier « mélangé » composé de logements anciens et plus récents, de maisons individuelles et d'immeubles, d'une population socialement hétéroclites. Ancien village vigneron rattaché à Montpellier il y a une cinquantaine d'année, Celleneuve a des allures de vieux village autour duquel ont été construits les quartiers périphériques de Montpellier : ZAC, quartiers résidentiels, quartiers HLM... Le quartier compte environ 7000 habitants et connaît une vie de quartier riche et dynamique, mais aussi des difficultés en termes de conditions de vie, d'incivilités, de petits trafics et de relations de proximité, qui rendent le quotidien difficile pour certains. Différentes populations se côtoient à Celleneuve : population d'origine gitane, maghrébine, vieilles familles présentes depuis plusieurs générations, classes moyennes, artistes, personnes en grande précarité... les cultures et les milieux sociaux se côtoient dans l'espace du quartier.

Celleneuve compte aussi de nombreux commerces (boucherie, boulangerie, coiffeur, garage, épicerie, fleuriste, cave coopérative...), un cinéma municipal d'arts et d'essais, une maison pour tous et des associations culturelles, sportives, solidaires, artistiques, religieuses, culinaires... Le comité de quartier existe depuis 1983 et s'implique dans de nombreux chantiers pour faire vivre et évoluer le quartier : mise en place d'un marché de producteurs, aménagement d'un parc, animations (vide-grenier, carnaval, galette, repas de quartier...), propreté, urbanisme, relations avec les habitants du bidonville voisin...

C'est ce mélange des « genres » et ce dynamisme associatif qui a permis la rencontre entre le quartier et le projet du NCNC que nous allons décrire ici. En effet c'est via la coordinatrice de l'association Odette Louise, qui mène des actions artistiques et sociales, que la rencontre s'est faite avec l'Atelline, la structure culturelle montpelliéraine qui a décidé de faire venir le projet. Cette venue s'inscrit dans l'un des axes d'action de l'Atelline qu'elle nomme « projets de territoire » et qui vise à « provoquer la rencontre » en organisant des résidences d'artistes impliquant les habitants des quartiers, en connivence avec les acteurs de proximité. Cette dynamique s'inscrit dans la perspective de ce que nous avons nommé plus haut les « démarches artistiques partagées ».

L'arrivée d'un projet artistique participatif

La venue du NCNC dans le quartier Celleneuve n'est pas le fruit du hasard mais tient pour beaucoup à la présence de l'association Odette Louise, implantée dans le quartier depuis 2009. Sa fondatrice et coordinatrice, artiste de métier, développe avec une quinzaine d'habitants bénévoles un outil culturel de quartier qui vise à proposer des soirées spectacles intimistes, des expositions, des ateliers pour enfants et adultes mais aussi des actions dans l'espace public (autour du livre, des arts plastiques). Elle bénéficie d'ailleurs du statut d'adulte relais (financé par l'état) depuis fin 2015 qui vise à assurer des missions de médiation sociale et culturelle. La participation des habitants du quartier est un enjeu permanent et l'association est ouverte à leurs propositions. C'est donc par le biais de cette association (et du réseau culturel montpelliérain) que le projet est « proposé au quartier » dans la continuité de ce qui se fait au quotidien.

Pour la coordinatrice de l'association, « *quand on s'implique tous les jours dans le quartier et que quelqu'un arrive avec une proposition, ça fait du bien* ».

Le réseau associatif de Celleneuve étant particulièrement actif, le projet trouve rapidement d'autres partenaires prêts à s'investir dans la mise en œuvre, notamment le cinéma Nestor Burma, cinéma municipal d'art et d'essai, remis en route par la ville grâce à la mobilisation du comité de quartier. Le cinéma mène des actions régulières d'action culturelle, notamment en direction du jeune public et s'investit dans le quartier en tant qu'acteur local sur de nombreuses manifestations collectives.

« Tout s'est mis en place à partir d'Odette Louise qui a des liens avec l'Atelline. Il y a eu une première rencontre, on a fait confiance d'emblée. Le projet avait l'air complètement atypique, on a eu envie de faire confiance, et on trouvait le concept génial : déstructurer le cinéma, revenir sur les composantes d'un film... ».

Une responsable du cinéma.

L'association Odette Louise se situe à l'interface du milieu culturel et artistique, du comité de quartier, des associations locales, elle a donc la capacité de diffuser l'information et d'impliquer les différents acteurs. C'est le cas du comité de quartier, notamment de sa présidente qui s'investit tout de suite dans le projet : « *J'ai été tout de suite partante, je ne voyait pas ce que ça pouvait donner mais tout ce qui peut se passer sur le quartier ça nous intéresse... Ils voulaient récolter des histoires, découvrir des espace privés et publics, je leur ai dit que je pouvais leur présenter plein de monde. Après on les a croisé tout le temps* ».

En parallèle l'arrivée du projet à Celleneuve s'inscrit dans des politiques et des dispositifs d'action publique qui donnent en quelque sorte un cadre au projet. En effet, il est soutenu à la fois sur un volet culturel et sur un volet de cohésion sociale, par les collectivités (ville, métropole) mais aussi par la fondation Abbé Pierre et la fondation de France. Le projet se trouve à l'interface d'enjeux d'intérêt général tels que le soutien à la création artistique, l'accès à la culture – notamment pour les publics dits éloignés- et l'activation de liens sociaux, susceptibles d'alimenter la vie en société à l'échelle du quartier, ou encore le sentiment d'appartenance au collectif. En effet, par la présence de ces financements le projet est censé répondre aux objectifs fixés par les différents partenaires. Il se situe donc à la croisée de différentes attentes formulées en termes de qualité artistique, de démocratisation culturelle (au regard de l'inégale accès aux œuvres artistiques des différentes classes sociales), et de participation des habitants à des actions collectives. Ces formulations constituent une grille de lecture que nous pourrions interroger par la suite. L'inscription du projet dans les financements consacrés au contrat de ville – dispositif de la politique de la ville - renforce le caractère social de ces attentes. En effet, une partie du quartier Celleneuve est entré dans le périmètre des quartiers prioritaires lors du dernier découpage de 2015 qui se base sur le critère unique de concentration des personnes à bas revenus.

NCNC

NCNC est tout d'abord composée de deux artistes, Prisca Villa et Gary Shochat, qui constituent le noyau de l'équipe. Ils sont présents à toutes les étapes du processus de création qui se décline en quatre temps : l'immersion, l'écriture du scénario, le tournage et les projections. Autour d'eux s'organise une équipe composée d'un photographe, de constructeurs et de techniciens qui veillent à la mise en œuvre du projet de création. Mais

NCNC est incarné tout particulièrement par Prisca Villa, comédienne et metteuse en scène, à l'origine du collectif, qui apparaît comme la figure la plus visible de l'équipe et teinte la démarche de sa personnalité. Le principe du NCNC est de créer une fiction qui s'inspire du quartier en impliquant directement les habitants dans le tournage des scènes. Pour autant l'approche cinématographique est entièrement décalée et loufoque, puisque que l'équipe se revendique d'une nouvelle vague de cinéma italien, le « Nuovo Cinema Neo Cinetico » (NCNC)

Le NCNC « Nuovo Cinema Neo Cinetico » est une nouvelle vague du cinéma italien, qui se caractérise par la pénétration des images dans l'espace architectural et sensible. L'objectif du NCNC est de restituer au cinéma son essence première : le mouvement.

extrait du site internet ncnc-film.com

NCNC produit des films sans caméra, sans pellicule, sans salle de projection... Le principe repose sur une succession de photos, affichées dans les espaces publics et privés du quartier. C'est le spectateur qui par son déplacement d'une image à une autre, suivant le parcours proposé, crée le mouvement cinématographique. Via les images se dessine une histoire, mise en musique par des musiciens vivants, investissant l'espace public. Mais ces dispositions particulières ne sont pas connues du public, des associations et des habitants avant le jour de la projection. Pour tout le monde, « on est en train de tourner un film » qui sera projeté dans le cinéma du quartier, c'est d'ailleurs là que le rendez-vous a été donné pour voir le résultat.

Au delà de la proposition finale et de son format, c'est tout le processus de travail du NCNC qui fait œuvre. Un processus rigoureux, ponctué de quatre phases, qui a déjà été mené dans différents territoires, sur invitation d'un programmateur culturel. A chaque fois les étapes se répètent mais l'expérience diffère. Il s'agit d'entrer en relation avec un territoire et ses habitants pour produire une oeuvre singulière. La durée du projet est d'environ 5 mois, à raison d'une semaine de présence par mois dans le quartier.

« Le « Nuovo Cinema Néo Cinetico » est né en réaction aux super productions de l'extrême catalepsie du cinéma moderne, à l'immobilisme des salles de projection, à l'isolement croissant des individus dans la société contemporaine, à l'expropriation écrasante du public de l'espace public, à l'augmentation des problèmes cardio-vasculaires fruits d'un sédentarisme furieux, à la naissance de micro salles de projection destinées à un ou deux bénéficiaires contraints à la solitude, à la profonde crise économique en rapport à la restriction des budgets destinés à la culture, à l'augmentation de la phobie de l'imprévu qui limite l'interférence de l'incontrôlable dans la création artistique et dans la vie en général ».

extrait du site internet ncnc-film.com

Le film qui se tourne à Celleneuve est le 11ème film du NCNC. Le processus s'est déjà déroulé ailleurs, par exemple à Chalon-sur-Saône en Bourgogne, à Aurignac et à Ramonville en Haute-garonne ou encore à Albi.

Selon Prisca Villa, « à chaque fois ce sont des larmes, des remerciements... mais pourquoi ? Qu'est ce qui fait que les gens sont touchés ? On met tellement de mots sur ce type de projet, tellement de discours... il faut questionner ça ».

NCNC arrive à Celleneuve en novembre 2015.

Manières de faire

« Ce projet est respectueux et participatif. Ils sont passés par le réseau associatif, ne sont pas arrivés en terrain conquis. Ils ont veillé à associer les habitants, les acteurs. Le projet se construit avec, il s'agit d'aller vers. C'est un projet qui fédère, qui fait se rencontrer des gens qui ne se connaissaient pas, des gens qui pensaient ne pas savoir faire ».

Une responsable de la cohésion sociale

L'immersion

« La semaine d'immersion se fait dans une ouverture totale. Je n'analyse pas le quartier je le bouffe ». Prisca Villa

La semaine d'immersion est le temps de la découverte du quartier et de la rencontre avec les habitants, les commerçants, les associations, les passants... La rencontre semble facile, simple, directe. Prisca Villa a cette capacité à entrer en relation directement, à parler avec tout le monde, avec un accent mi-italien mi-espagnol qui intrigue, rend curieux et séduit. Cette facilité à rencontrer l'autre semble être à la fois une pré-disposition de caractère et un rôle de composition. Tous les moyens sont bons pour rencontrer les habitants : aller acheter un fruit ou un croissant, se faire couper les cheveux, se faire inviter à un anniversaire, boire des thés à la menthe... une rencontre en entraîne une autre (*« il faut absolument que tu rencontres ce photographe qui a pris en photo les gens du quartier il y a quelques années, voici son numéro »*). Prisca interpelle les gens dans la rue ou dans un magasin à propos d'un détail vestimentaire, d'un accent particulier, d'un produit alimentaire... La manière d'entrer en relation avec l'autre, la posture, fait partie du travail de création, elle en est un des éléments.

« J'ai une sorte de protocole de communication pour entrer en relation. Il s'agit de défaire les codes, de décaler l'entrée en relation ». Prisca

Prisca et Gary entrent chez les gens, donnent des rendez-vous dans les bars du quartier, se frayent facilement un chemin dans le petit monde de Celleneuve. Leur but est de s'imprégner du quartier, des gens et leurs histoires. C'est ce qui constitue la matière de création.

« Ils ont réussi à ouvrir les portes. Ils ont un dynamisme, une façon de présenter les choses. Ça tient beaucoup à la personnalité de Prisca ». La présidente du comité de quartier

« Un soir j'ai croisé Prisca et Gary place Mansart, ils avaient besoin d'un break, je les ai embarqué à un anniversaire. Les liens se tissent naturellement ici ».

Une responsable du cinéma

Cette immersion se veut entièrement subjective, il ne s'agit pas de produire une analyse sociologique du quartier mais bien d'en faire une lecture singulière, sensible, qui sera forcément teintée des intentions et des valeurs des deux artistes. Ceux-ci semblent particulièrement intéressés par les marges, les mobilisations citoyennes, les personnes invisibles ou stigmatisés. Il y a le désir de rencontrer les habitants du bidonville, les femmes mobilisées pour la mixité sociale dans le quartier voisin, les familles d'origines gitanes ou maghrébines. Cette curiosité laisse apparaître une dimension politique, critique dans le projet du NCNC, une envie d'aller vers l'autre et de valoriser l'altérité. On peut avoir l'impression que rien ne leur résiste, que toute personne peut être rencontrée facilement.

« En très peu de temps, tout le monde les connaît dans le quartier, ils sont partout ».

Un habitant.

Cette immersion livre une matière composée de personnalités, d'espaces, d'histoires vraies ou inventée, de récits d'expériences... qui va alimenter la création d'une fiction. Dans le même temps cette immersion suscite la curiosité et l'attachement pour ces visiteurs du quartier qui vont être le terreau de la mobilisation des personnes dans la réalisation du film. Les artistes font petit à petit partie du quartier.

L'écriture du scénario, le repérage des lieux, le choix des acteurs

L'écriture du scénario est une phase plus « secrète », qui se déroule entre les deux artistes. L'écriture n'est pas partagée avec les habitants et les acteurs locaux, même si elle reste ponctuée de nouvelles rencontres et de nouveaux contacts. Elle est préparée plutôt comme une surprise.

Nourris des rencontres et des récits récoltés, les artistes mettent sur pied une histoire simple qui s'inspire de leur lecture du quartier. A Celleneuve, ce qui retient leur attention est l'organisation du quartier en deux parties qui semblent séparées. D'un côté le vieux village, ses habitants historiques ou plus récents issus des classes moyennes, son tissu associatif teinté d'une sorte d'« humanisme de gauche », de l'autre une ZAC, habitée par des populations moins favorisées et pour la plupart d'origine maghrébine. Cette frontière invisible sera l'un des fils rouges de l'écriture. Autre élément structurant de l'histoire, les tunnels de Celleneuve qui jadis reliaient sous la terre, différentes parties du quartier. L'autre anecdote retenue est celle de l'existence d'une femme gitane qui a longtemps arpenté le quartier accompagnée de sa chèvre, dont plusieurs habitants se souviennent. La dimension plurielle, multiculturelle, du quartier est également un élément déterminant que les artistes souhaitent mettre en avant. Enfin, la présence de l'ancienne maison du créateur du personnage Nestor Burma sera elle aussi utilisée. L'accouchement de l'histoire est un moment intense du processus, qui fait l'objet de beaucoup de discussions, de questionnements et de doutes (« l'histoire n'est-elle pas trop simpliste ? est-on légitime pour pointer telle ou telle problématique du quartier ? »). L'enjeu de l'appropriation de l'histoire par les habitants et de la manière dont ils vont pouvoir s'y reconnaître, sans pour autant tenter de coller à la réalité, est complexe.

En parallèle de l'écriture, l'équipe commence à repérer les lieux de tournage, à demander les autorisations d'occuper tel espace ou telle maison. Cette dimension pratique et technique qui engage la faisabilité du projet s'avère être un moment fort intéressant du projet en termes de participation. En effet, l'équipe a véritablement besoin des habitants pour réaliser son film. L'enjeu de la participation n'est pas idéologique ou théorique, elle est palpable, ce qui positionne les uns et les autres dans une logique de solidarité et de contribution concrète, et met au cœur des relations, la confiance.

Nous pouvons prendre ici l'exemple d'une des maisons qui servira de lieu de tournage et dont il faut convaincre le propriétaire. Celui-ci bien que réticent au départ, finit par se laisser convaincre et au final à remercier et à féliciter chaleureusement l'équipe NCNC en fin de projet. Petite anecdote parlante, pour accepter de prêter sa maison celui-ci a dû se mettre en contact avec son frère avec qui il était fâché, ce qui leur a donné l'occasion de renouer des liens. De telles anecdotes ponctuent la vie du NCNC.

« Ce qui est au centre, c'est la question de la confiance. Une confiance qui se baserait sur « rien », sur des choses absurdes. Il ne faut pas oublier qu'on est en train de jouer. On essaye d'établir de nouvelles règles pour que soient à nouveau possibles des choses qui ne l'étaient plus et ces règles sont complètement folles ».

Prisca Villa.

En ce qui concerne les participants au film, il s'agit de repérer dans les multiples rencontres ceux qui seraient susceptibles d'endosser des rôles dans le film, notamment les personnages principaux. Cela peut se jouer sur les compétences comme pour les musiciens du quartier qui sont sollicités (ici un saxophoniste, une chorale d'amateurs, une pianiste), sur les envies et sur le hasard des rencontres, reliés bien sûr au « feeling » de Prisca. On prendra ici pour exemple la rencontre avec Shadi, un jeune homme d'une quinzaine d'année, italien d'origine marocaine, fraîchement arrivé en France, dans le quartier de Celleneuve avec sa mère, ses deux frères et sa belle soeur. La famille de Shadi a fuit un quotidien difficile en Italie et vit dans un studio du quartier. Ils connaissent peu de monde. Prisca et Gary ont rencontré Shadi chez l'épicier de la place Mansart (le côté ZAC du quartier), une petite boutique ouverte 7 jours/7, tenue par un vieux monsieur maghrébin.

C'est un soir de semaine, sur le chemin du retour vers l'appartement qu'ils occupent, Prisca et Gary s'arrêtent acheter quelques produits alimentaires pour le dîner. Dans la boutique de nombreuses personnes attendent. Prisca engage la conversation et apprend que tout le monde attend le pain, qui est en retard ce soir. Il est livré par un boulanger de la Paillade, un quartier populaire assez proche. Entre Shadi, venu chercher également du pain. L'épicier l'interpelle car il est italien et lui présente Prisca qui l'est aussi. La discussion se poursuit en italien. On parle d'Italie, de cinéma, de tout et de rien. La discussion s'achève sur une proposition de Prisca à Shadi pour participer au film, ce qu'il accepte sur le principe. Ici une langue étrangère commune aura permis de faire le lien. A un autre moment ce sera un savoir faire, comme pour les coiffeurs qui viendront tourner une scène de coupe de cheveux dans la garage d'une habitante aménagé en salon de coiffure.

La démarche créée de l'ouverture (on ouvre sa maison, son garage, l'église...), du déplacement (les coiffeurs qui s'installent chez une habitante du vieux village pour tourner une scène) et au final de la confiance. Pour les « besoins » du film, tout le monde est sollicité, sachant que les pistes sont brouillées sur les nécessités qui président : servir l'histoire ou impliquer certaines personnes spécifiquement et donc leur trouver une place.

Le tournage

Le temps du tournage rend visible la participation des habitants.

Le film se passe en 2027 à Celleneuve et les deux personnages principaux – Shadi et une jeune comédienne venue spécialement via NCNC - vivent une aventure dans le quartier, accompagnés d'une chèvre.

Outre les scènes avec les deux acteurs principaux, plusieurs temps de tournage de scènes collectives sont proposés (par affichage et bouche à oreille) tel un bal, une scène de rébellion contre une sorte de police, la destruction d'un mur qui sépare deux parties du quartier. Des scènes plus spécifiques sont tournées avec certains habitants. Les scènes collectives mobilisent de 30 à 50 personnes, jeunes et moins jeunes, venus de différents lieux du quartier, notamment lorsque la scène se déroule du côté de la ZAC. Les scènes tournées avec les habitants mettent en lumière la diversité du quartier. Avec la chèvre (qui est en réalité un bouc) comme lien, l'appareil photo se déplace partout : au club de foot, chez les coiffeurs, à la boulangerie, à l'école, à l'épicerie, dans la rue où plusieurs familles gitanes investissent l'espace public, chez une figure militante du quartier, au PMU...). Le photographe et les artistes prennent comme prétexte cette chèvre, qui se balade un peu partout, pour pénétrer dans des endroits pas toujours accessibles sur le plan physique mais aussi symbolique.

« J'ai participé à une scène avec les flics. J'avais déjà travaillé sur des tournages, là c'est différent c'est rigolo. Ce qui est intéressant c'est que ceux qui jouent sont des gens du quartier, non comédiens. Ensuite l'utilisation du mégaphone, c'est à la fois farfelu et en même temps très pro, c'est ludique et très directif ». La directrice de l'école

« Moi j'ai tourné dans la scène de bal. Je me suis déguisée, j'ai mis un de leurs masques d'animaux ». Une habitante.

« Et paf un jour je me retrouve là ! La scène du samedi matin j'avais pas prévu de la faire, je m'étais habillée en 2 mn, genre j'ouvre mon tiroir, je mets n'importe quoi et je descends. Du coup je me pose pas vraiment la question de c'est quoi l'histoire, j'y retourne le dimanche et on joue les acteurs sans trop savoir les tenants et aboutissants ».

Une habitante du vieux village.

Le temps du tournage est aussi un moment où tout le monde change de rôle. Les rôles et les places habituels sont ainsi questionnés en filigrane.

Les projections

Les projections du film ont lieu durant un week-end, à raison de 3 à 4 « projections » par jour. Le rendez-vous est fixé au cinéma comme pour une projection classique ; si bien que de nombreuses personnes pensent aller voir un film au cinéma.

En réalité le public est accueilli par une critique italienne de cinéma qui présente le principe du *Nuovo Cinema Neo Cinetico* dans une mise en scène très réaliste des soirées pour cinéphiles. Elle conclut son propos en ouvrant les portes arrière de la salle de cinéma, tout en souhaitant au public une bonne projection. Le public d'abord décontenancé se lève et se retrouve dans la rue. En face de lui, se trouvent les premières photos du film, une bande son les accompagne, il est invité à engager la déambulation.

« Quand ils nous ont fait rentrer dans le ciné, j'ai trouvé ça super tout ce qu'elle dit au début. Déjà là j'ai commencé à pleurer : l'histoire des poupées russes, le fait de pouvoir faire un film sans caméra... et puis après après... je crois que c'est la musique aussi ! Le discours, ensuite la musique... et puis on rentre dans les appartements... et quand on est habitant de Celleneuve, on est tellement dedans, ces appartenances, c'est comme un prolongement de soi, de la famille, on rentre dedans c'est super fort. Le summum c'est le garage avec le saxophoniste, cette fin c'est sublime... la puissance des photos. Enfin voilà, moi ça m'a mis dans cet état là. Et puis après j'étais déprimée, la fin, le vide. Hier soir après j'avais pas envie que ça s'arrête ». Une habitante du vieux village

Paroles d'habitants à propos du film :

« On se balade dans Celleneuve, on découvre des lieux qu'on ne connaissait pas, on rentre dans certaines maisons fermées habituellement, on découvre des jardins qui ne se voient pas depuis la rue... ».

« C'est très émouvant ce voyage dans notre propre quartier, beaucoup d'entre nous ont pleuré. »

« On était bien dans la rue, à partager l'espace ».

« Moi ce qui m'a plu c'est le format : pas de décor, de costume, de pellicule... c'était super/ l'histoire c'est une histoire comme il y en a 50, c'est pas ça qui m'a marqué ».

« Moi qui suis nouvelle habitante, j'ai découvert le quartier, les habitations, les associations... j'ai pu voir qu'il y a un vivier de créativité. Beaucoup de potentiel chez les gens : saxophone, photos... »

« J'ai été bluffé par le fait qu'ils aient perçu avec autant d'acuité l'histoire et la problématique du quartier ».

« Quand j'ai vu qu'on rentrait dans le parking de cet immeuble pour la scène finale, alors que c'est toujours compliqué avec cet immeuble, je me suis dit chapeau ! chapeau d'avoir obtenu un accord ! ».

Chacun à son rythme chaque spectateur suit le parcours dans le dédale des rues et des maisons, et découvre l'histoire de cette jeune fille et de sa chèvre, qui sera aidé par un jeune homme du quartier. Ensemble ils font face à un monde arbitraire.

Paroles d'habitants à propos de l'histoire :

« Pour moi, le film décrit une société apocalyptique, dictatoriale, où l'on empêche les liens entre les personnes. C'est une vision catastrophe de ce que pourrait être le quartier. Le film montre comment les liens vont se reconstruire à travers la jeune fille, son copain et la chèvre. Ça montre la manière dont on peut recréer des liens, aussi par la force. C'est une forme de liberté, une reconquête de la liberté et de la communication ».

« Il y a un effet de dictature. La fille qui part à la recherche de la chèvre puis qui repart à l'aventure. Je n'ai pas vraiment compris le lien avec le quartier, j'ai trouvé ça un peu déconnecté. J'ai compris le sens parce que j'ai discuté avec une habitante, notamment de l'histoire du tunnel qui reliait Celleneuve à la Paillade. Là du coup le tunnel prenait sens. Mais si tu n'es pas du quartier et que tu ne connais pas cette histoire... »

« Pour moi l'histoire n'était pas assez aboutie. C'est un monde totalitaire futuriste. Les personnages masqués étaient intéressants mais finalement peu présents dans le film, juste esquissés. L'ambiance de tournage du peuple qui manifeste avec ce côté oppression, dictature manquait au film. ça tombait un peu en soufflet ».

« C'est l'histoire d'une jeune fille plus ou moins SDF ou libre avec sa chèvre interdite, qui rencontre un jeune garçon, et ils deviennent fugitifs. Ça parle de la rencontre de plusieurs mondes. Il y a un bal de gens qui veulent la liberté. C'est surréaliste. A la fin les deux jeunes se retrouvent et la chèvre disparaît. Il y a beaucoup d'onirisme ».

Toutes les projections ont fait « salle comble » à raison d'une quarantaine de places par séance pour ne pas encombrer les rues pendant la déambulation et donner de bonnes conditions au spectateur. Le public venait à la fois du quartier et d'ailleurs. De nombreuses personnes qui avaient participé d'une manière ou d'une autre au film sont venues. D'autres ne sont pas venues... De prime abord le public semblait plus homogène que la population du quartier.

On voit dans les témoignages du public, la manière dont l'œuvre produite par NCNC en complicité avec les habitants du quartier est multidimensionnelle et comment chacun fait sa propre lecture de l'histoire et du format. A partir d'un même « objet » chacun en fait une appropriation singulière qui entre en résonance avec son propre vécu et sa propre subjectivité. Ce principe, propre aux œuvres d'arts est particulièrement visible ici. Certains privilégient l'histoire et notamment sa dimension sociétale, d'autres s'attachent à la dimension sensible et artistique, musicale, photographique, d'autres encore sont touchés par la découverte décalée du quartier, de ses rues et de son bâti...

Pour autant, le film ne fait pas l'unanimité. Certaines personnes « restent sur leur faim », regrettent que ça ne soit pas un vrai film sur Celleneuve, qui passe vraiment au cinéma. D'autres ne comprennent pas l'histoire, ou le principe de « roman photo », d'autres encore ont trouvé ça « marrant » mais très anecdotique.

« Je n'ai pas du tout aimé, je m'attendais à voir un film ».

« J'aurais préféré un vrai film, j'étais vraiment déçue que ça ne soit que des photos ».

« Aujourd'hui personne ne se souvient qu'il y a eu ce truc, c'était rigolo sur le coup, mais voilà c'est du passé tout ça ».

Au delà des critiques, et d'un nombre important d'habitants indifférents à la proposition qu'il nous faut relever, nous retenons de nombreuses « raisons d'aimer » le projet du NCNC : il met en valeur le quartier au niveau architectural et offre une occasion de visite atypique ; il met en valeur la diversité de la population et montre le multiculturalisme comme richesse, comme ressource pour le quartier ; il ouvre un espace de nouvelles rencontres au sein du quartier ; il tend à donner une place à des personnes souvent invisibilisées ou stigmatisées ; il propose un espace de partage basé sur le sensible, les émotions ; il raconte le quartier sous un angle subjectif ; il met sur la place publique certaines problématiques du quartier.

D'autre part, le type de démarche que constitue le projet NCNC et les dispositifs d'action publique qui l'accompagnent nous donnent une grille de lecture qui nous permet de tenter d'analyser la manière dont il participe à un « travail du social ». Nous utilisons le concept « travail du social » en référence au sociologue Michel Chauvière, qui renvoie à la capacité de la société à agir sur elle-même et non au travail social mené par un certain nombre de professionnels tels que les éducateurs ou les assistantes sociales en direction de personnes défavorisées.

Selon Philippe Henry, les démarches artistiques partagées, outre leur dimension artistique, ont l'ambition de répondre à un double enjeu, d'une part celui des formes de sociabilités, et d'autre part celui de la construction identitaire.

Du côté des politiques publiques qui accompagnent ces démarches, elles visent un meilleur accès à la culture pour tous, mais visent aussi à alimenter la vie en société et le sentiment d'appartenance à cette même société, notamment dans un contexte de repli et d'atomisation de la société en groupes de plus en plus hermétiques les uns aux autres.

C'est donc à la lumière de ces différents critères que nous pouvons engager l'analyse.

Confiance, micro-liens et œuvre commune

« Ils ont fait venir les coiffeurs de la fraternité ! Maintenant on se croise on se dit bonjour, avant ce n'était pas le cas. On a croisé les regards... ». Un membre du comité de quartier

A travers l'histoire du film (et notamment cette chèvre qui se balade dans tout le quartier) et grâce aux besoins techniques multiples (tirer un câble électrique depuis une maison, prendre une photo depuis un balcon...) de nombreuses personnes ont contribué au film, en faisant confiance à l'équipe. Pour autant le degré de participation reste très variable, de la plus petite interaction au tournage de plusieurs scènes. Certains auront accepté de danser dans la rue avec un masque de tigre, d'autres auront cassé une barricade à coup de bâton, tandis que les derniers auront prêté leur maison ou ouvert leur fenêtre... Cette multitude de petites actions ont contribué à la création d'une même œuvre. Les participants ont désormais en partage une expérience et un souvenir commun, renforcés par les moments conviviaux autour d'un verre et une part de gâteau, qui ponctuent le processus.

« Je trouve ça génial, très bénéfique pour le quartier. ça n'apporte que des choses positives, ça imprègne l'histoire du quartier, ça imprime autre chose. Une expérience partagée, une mémoire commune. Ça apporte un esprit d'entraide, de solidarité, de créativité ».

« Celleneuve c'est un village. On se connaît bien mais en petits groupes. Là j'en connaissais pas la moitié. Je retrouvais aussi des anciens élèves devenus ados, c'était super! ça a fait

groupe tout de suite. C'est une action commune que l'on connaisse ou pas les gens. Et il y a du plaisir, de l'amusement ».

La directrice de l'école primaire

Cette œuvre commune, orchestré par l'équipe artistique vient rencontrer les ambitions de certains habitants du quartier, notamment les personnes investies dans les associations ou dans l'école. En parallèle elle rend public une image du quartier qui place la diversité comme une richesse.

« Dans le film il y a tout le quartier : les commerçants, les habitants, les militants, les associations, les enfants, les personnes âgées, une personne handicapée, les instit, la directrice de l'école... Tout le monde a joué le jeu ». Une habitante

Dans ce cadre là, des rencontres se font, des gens se parlent, se « reconnaissent » en tant que pairs. Ce sont ces liens là qui constituent le terreau du fameux « vivre ensemble », de la confiance et de la reconnaissance de l'autre.

Rencontrer des trajectoires individuelles

Pour les personnes qui jouent directement dans le film, l'expérience peut marquer ou influencer leur trajectoire individuelle de différentes manières. La participation à un projet collectif est source de nouvelles expériences, de contribution à la société ou encore d'accès à la culture et aux pratiques culturelles. Cela peut dans certains cas avoir une influence sur des choix de vie. Nous pouvons prendre trois exemples pour illustrer cette idée.

S. 15 ans, habitant du quartier, acteur principal du film

S. : J'ai bien aimé jouer dans le film.

Sa mère : maintenant il veut devenir acteur ! il veut trouver un lycée où le théâtre est proposé. Cette année je veux qu'il reste dans son collège mais pour le lycée il choisira.

S. : j'aurais bien aimé changer de collège cette année mais elle ne veut pas

Tu voudrais être acteur dans quel genre de film ?

S. : Des films d'horreur.

Tu pourrais peut être commencer le théâtre dès cette année ?

S. : je ne sais pas où m'adresser.

H. 40 ans, habitante du vieux village, actrice du film

« Ils sont venus discuter avec mon père dans mon garage. Un gars avec une casquette d'origine serbe ou croate. Elle avec des couettes, un accent. Mon père me dit qu'ils étaient peut-être là pour repérer, que c'était peut-être des voleurs.

Deux jours après, je me balade, je vois une équipe, donc je me dis « film ». Le soir je descends et on discute tous les quatre. A ce moment je faisais venir mon piano, ils l'ont vu et c'est parti comme ça, ils m'ont proposé de jouer. Ils m'ont demandé aussi si ils pouvaient investir le garage pour tourner une scène, j'ai dit oui.

Avec le piano, ma formation est classique. Un copain une fois m'avait montré l'impro.

Quand ils m'ont demandé de jouer je pensais ne plus rien connaître et je me suis dit c'est pas grave tu vas inventer. J'ai fait n'importe quoi, j'ai réinventé.

C'était un moment stressant mais après j'étais bien. Je me suis sentie investie d'une mission. Je me remets au piano depuis ».

N., Une personne de la chorale qui chantait pendant la projection.

« Vous m'avez donné pour la première fois de ma vie, la possibilité de faire quelque chose ».

A l'échelle individuelle, selon la philosophe Joëlle Zask, l'expérience de participation se décline en trois dimensions : prendre part (s'exprimer par rapport à ses propres intérêts), apporter une part (contribuer à la vie en société qui est la base de l'humanité), et recevoir une part (bénéficier d'une reconnaissance sociale, d'une place sociale...). Cette dimension individuelle renvoie à ce que Philippe Henry nomme la construction identitaire et à la manière dont la participation à un projet collectif, en l'occurrence artistique, peut nourrir des processus d'émancipation, de développement du pouvoir d'agir ou de reconnaissance sociale.

Mettre des questions sur la place publique

Le mode opératoire du NCNC qui consiste à s'imprégner du quartier et de ses habitants, doublé de la subjectivité des artistes, a finalement mis en exergue à Celleneuve, l'enjeu de la mixité sociale et ethnique du quartier, et de la capacité des uns et des autres à dépasser les appartenances communautaires (propres à tous types de communautés qu'elles soient ethniques, religieuses ou sociales) pour « faire société » dans le multiculturalisme et la diversité sociale. Le multiculturalisme désigne la coexistence de plusieurs cultures (ethniques, religieuses...) et représente également un mouvement qui met en avant la diversité culturelle comme source d'enrichissement de la société.

« Ils nous ont touché par le fait d'avoir été capable de lire en nous comme dans un livre ouvert. Nous on aurait pas osé aborder la thématique, on n'a pas assez de recul, on aurait été trop dans les affects, dans plein de trucs, des enjeux. Eux ils sont arrivés de nulle part et ils ont osé faire ce qu'il fallait faire.

C'est quoi cette thématique ?

C'est la rupture, la séparation psychologique qu'il peut y avoir dans l'inconscient, dans nos têtes, dans nos schémas, dans nos représentations, pour faire que deux parties d'un même quartier soient capables de passer l'une devant l'autre sans se rencontrer. Je trouve ça terrible. Sous prétexte de quoi ? qu'on se ressemble pas ? qu'on est pas pareil ? de quoi ? on est pareil ! on aspire tous aux mêmes choses ! et là eux ils ont réussi à faire ça ».

Une habitante de la ZAC, militante de l'éducation populaire.

La question de la mixité sociale et ethnique à Celleneuve est un des enjeux récurrents de la vie dans le quartier où les habitants semblent pris entre la crainte de perdre la mixité du quartier avec un risque de « ghettoïsation » et le désir de créer du lien entre les habitants issus de différentes cultures, et de promouvoir le multiculturalisme.

« Le quartier mélange plusieurs populations : des bobos, des maghrébins, des gitans, des populations pauvres. Les enfants de bobos ne viennent pas à l'école, ils vont en école privée, il y a très peu de mixité dans l'école et ça se dégrade. Aujourd'hui, on a 90% d'enfants issus de l'immigration. Il y a aussi des turcs, et de plus en plus de gens d'Europe de l'est. Depuis 2 ans, on voit des familles marocaines qui viennent d'Italie. Tout ça vit côte à côte. Odette Louise et le cinéma proposent beaucoup d'animations, mais on ne voit pas de familles maghrébines, au repas de quartier non plus. Même sur le marché ça ne se mélange pas ». Une enseignante.

« Les représentations sont très ancrées, figées de part et d'autre. Qu'est ce qui peut nous

unir ? On est en pleine division. Ce qui se passe ici c'est le reflet du national ».

Un habitant, membre du comité de quartier.

Pour autant, chez certains habitants, notamment d'origine maghrébine, le quartier est justement jugé très mixte ce qu'ils apprécient particulièrement, notamment ceux qui ont vécu dans d'autres quartiers beaucoup plus homogènes et stigmatisés.

A travers des actes symboliques et sensibles, le NCNC soulève la question de la cohabitation et interroge la capacité des personnes à créer des liens, en espérant peut-être laisser des traces dans le quartier et susciter des prolongements de son action. En ce sens, on peut se demander si l'action du NCNC ne contribue pas à faire émerger le multiculturalisme dans le quartier en tant que « problème public ». Nous entendons « problème public » dans le sens de la sociologie anglo-saxonne pour laquelle un « problème public (ou social problem) n'est rien d'autre que la transformation d'un fait social quelconque en enjeu de débat public et/ou d'intervention étatique. Du plus tragique au plus anecdotique, tout fait social peut potentiellement devenir un « problème social » s'il est constitué par l'action volontariste de divers opérateurs (presse, mouvements sociaux, partis, intellectuels...) comme une situation problématique devant être mise en débat et recevoir des réponses en termes d'action publique (budgets, réglementation, répression...) ». (Neveu, 1999).

En « mettant le doigt » sur le sujet, le projet du NCNC contribue à constituer un public, susceptible de créer du débat autour de cette question. Reste à savoir quels prolongements peuvent avoir lieu, notamment à l'initiative des associations ou des pouvoirs publics pour alimenter le débat et envisager de mettre en place des actions concrètes. L'émergence de la question implique qu'elle soit pleinement appropriée par les acteurs locaux pour devenir un véritable problème public qui soit mis à l'agenda politique. Le sujet semble à la fois crucial et complexe dans le contexte particulièrement sensible du creusement des inégalités sociales, des discriminations ethno-raciales (Safi, 2013), de la montée des extrémismes, de l'islamisation de la radicalité (Bertho, 2015) et du rejet de l'islam par une part grandissante de la population et de la classe politique.

D'ores et déjà, cette question constitue un fil rouge pour les associations locales qui proposent toute l'année des actions fédératrices mais se heurtent régulièrement aux limites de leurs actions.

Donner du souffle à l'action quotidienne

« Pour nous, NCNC c'est super important : ça donne du souffle, ça met des mots sur des choses qu'on sent, qu'on vit. Leur processus de travail permet une reconnaissance des questions qui se posent, mais tout le monde ne se pose pas ces questions peut être... »

Une membre du comité de quartier

Le tissu associatif de Celleneuve constitue indéniablement le terreau sur lequel le projet du NCNC a pu voir le jour. La proposition du NCNC vient dans le prolongement des actions existantes qui tentent, non sans difficulté, de faire vivre le quartier au quotidien et de susciter la rencontre entre les habitants issus de milieux et de cultures diverses. Car, pour certains habitants de Celleneuve, les relations ont tendance à se tendre dans le quartier, ce qui se traduit par plus d'incivilités, plus de tensions et d'incompréhensions au quotidien. Les associations sont à pied d'œuvre pour tenter de maintenir ou de créer les liens, et de créer les

conditions pour que des personnes de toutes origines et de toutes classes sociales continuent de venir s'y installer.

« Il y a une cassure à Celleneuve, on le ressent par rapport au cinéma. Dans le quartier gitan ils sont tous dehors mais ils ne viennent jamais, pourtant on se dit bonjour. »

« Le lien ici ça commence via les mamans. Sarah et Katia font un gros travail pour mélanger tout le monde, notamment avec la boîte à lire, ça mixe beaucoup. Certaines viennent pour les livres. L'échange de livres ça marche bien, il y a de la mixité dans les gens qui viennent ».

Une responsable du cinéma.

Le NCNC vient donc également alimenter une certaine action associative locale, qui s'inscrit dans l'accès à la culture, l'accès aux pratiques artistiques, la convivialité et la recherche de lien social. C'est d'ailleurs cette partie de la population participant déjà aux propositions associatives qui a le plus investi l'action du NCNC.

En arrivant d'ailleurs, vierge de toutes relations antérieures dans le quartier, NCNC offre la possibilité de vitaliser ces actions quotidiennes qui souffrent parfois d'épuisement ou de frustration quant à leur impact. Le regard sur le quartier est différent, plus libre, nouveau. Pour les acteurs locaux, cette intervention est ressentie comme « quelque chose qui rebooste », qui « remotive » même s'ils pointent également l'effet spectaculaire et séduisant de l'action éphémère « qui marche », et qui ne doit pas faire oublier la difficulté d'agir au quotidien et la nécessité de soutenir dans la durée les acteurs locaux.

(Re)sentir les limites : démocratie culturelle et participation

Car le projet NCNC semble se heurter aux mêmes limites que de nombreuses actions culturelles et artistiques, notamment en terme de diversité de publics et de participation, ce qui demande de mettre en perspective le projet avec les questions d'accès à la culture, de démocratie culturelle et de participation citoyenne.

« Quand tu vois hier c'est super parce que ça se passe là, sur la place du côté de la ZAC, mais c'est nul parce qu'il n'y avait personne à part Saïd et moi qui représente cette partie là du quartier. Tous les autres venaient d'ailleurs ». Une habitante de la ZAC

En effet, si le projet du NCNC a rencontré à vif succès au sein du quartier, notamment dans la communauté que l'on qualifiera de classe moyenne blanche, il a su intégrer au processus des personnes issues d'autres communautés (gitane, maghrébine, classes défavorisées) mais de façon plus ponctuelle, le temps d'une rencontre et d'une photo. Et finalement de nombreuses personnes retiennent le manque de diversité dans le public des projections, ce qui donne lieu à de multiples interprétations.

« Les coiffeurs ont participé au tournage mais il ne sont pas venus voir le film...Je me demande pourquoi, c'est comme s'ils préféreraient rester entre eux. On fait des choses mais ça reste toujours dans l'entre soi. On n'arrive pas à faire se rencontrer les mondes. Qu'est-ce qui nous sépare ? une vision du monde ? une vision culturelle ? ».

Une habitante du vieux village

Cette observation comporte deux risques : d'une part se focaliser sur l'aboutissement du travail, sans percevoir tout l'enjeu du processus qui comme nous l'avons dit « fait œuvre » à part entière, et d'autre part perdre de vue la réalité statistique des pratiques culturelles qui

place les sorties culturelles comme des « loisirs d'exception » (Coulangeon, 2010). En effet si les pratiques culturelles des français ne cessent d'évoluer, avec une place plus grande accordée aux loisirs et aux activités culturelles, la question des inégalités d'accès à la culture et de la différenciation sociale des pratiques demeure avec de profondes disparités : « disparités économiques dans la consommation des biens et services culturels, disparités spatiales d'accès aux équipements, disparités de compétences, étroitement dépendantes des inégalités scolaires et de l'héritage familial ». (Coulangeon, 2010).

« A Celleneuve la mixité ne se fait pas. Il n'y a pas de rencontre, ou purement cordiale, de voisinage. Pour l'équipe NCNC, il n'y avait pas de mixité au moment des projections. Seulement quelques familles métisses. Même mes voisins sont pas venus, les petits gitans d'en face non plus. Ca n'a pas fédéré. Le seul moment c'était à la fin au bar, un peu de mixité, de « leur » côté. Est-ce qu'aujourd'hui la mixité est possible ? pour qui ? à quels milieux ça s'adresse ? ». Une habitante du vieux village.

En d'autres termes à Celleneuve comme ailleurs, « aller au spectacle » demeure une activité propre aux classes moyennes et supérieures, et on ne saurait stigmatiser telle ou telle population de ne pas « vouloir participer ». Car le risque serait alors de faire d'un projet se voulant incluant, un projet excluant, qui renforce les représentations catégorisantes et stigmatisantes de certaines populations, notamment les populations ayant des origines étrangères. A ce propos, Philippe Coulangeon a montré qu'en France les populations immigrées ou d'origines immigrées font l'objet de représentations complètement fantasmées en termes de différence culturelle alors qu'elles manifestent un degré élevé d'acculturation aux styles de vie dominants des français d'origine, en termes de pratiques culturelles. Il relève même le paradoxe entre un fort degré d'intégration culturelle et un niveau élevé de discriminations sociales et économiques.

« Au moment des projections, un monsieur gitan est entré dans le hall du cinéma, mais finalement il a fait demi tour ». Une responsable du cinéma.

La dimension excluante de la culture est d'ailleurs ce qui est reproché à la logique de démocratisation, dont l'objectif était de permettre à l'ensemble du peuple d'accéder aux œuvres artistiques et culturelles, et qui s'est avérée répondre à une logique élitiste de reproduction sociale et non une logique d'ascension sociale. Franck Lepage, chercheur, artiste et militant de l'éducation populaire a largement dénoncé l'échec de la démocratisation de la culture (voir sa conférence gesticulée : « l'éducation populaire monsieur ils n'en ont pas voulu »), mais aussi ce qu'il nomme une certaine « croyance en l'art » qui aurait cette vertu de lutter contre les inégalités. Il dénonce les logiques de développement culturel au sein des quartiers pauvres et défend le fait d'engager de véritables processus d'éducation populaire qui visent à former des citoyens conscients et critiques, capables d'agir sur leur environnement pour le changer, dans un souci d'émancipation des personnes.

*« J'avais compris que la culture ça sert à reproduire les pauvres, pas à les supprimer »
Franck Lepage.*

De part son processus de travail et de création, de par l'utilisation de l'espace public, de par les procédés de mise en relation au sein du quartier, de par une certaine reconnaissance de la diversité et du principe d'égalité, le format de l'action NCNC tend à s'inscrire dans le nouveau paradigme du champ culturel, qui a succédé au principe de démocratisation, la démocratie culturelle.

« Alors que la démocratisation de la culture visait à contrer les inégalités socioéconomiques d'accès aux œuvres légitimes par la sensibilisation, l'éducation et la stimulation de la demande, la démocratie culturelle cherche la reconnaissance de l'expression des préférences et la participation active de tous les citoyens à la vie culturelle sur la base de leurs traditions, leurs cadres et leurs modes de vie, en dénonçant la supériorité d'une forme de culture sur les autres ». (Lafortune 2013).

Le processus de mise en oeuvre du projet laisse la place à l'émergence de nouvelles sociabilités et de nouvelles solidarités au sein du quartier. Il active des rapports de proximité et des rapports de confiance et offre la puissance symbolique de l'image d'un espace social dans lequel chacun à sa place. Pour autant, la démarche proposée s'inscrit dans un dispositif pré-conçu, qui s'adapte aux territoires dans lesquels l'équipe s'installe. Dans ce canevas bien rôdé, l'acte de création n'est pas forcément mis en partage et la place du créateur n'est pas questionnée. Dans ce cadre, l'expression, la prise de parole des participants et la portée émancipatrice du processus demeurent finalement assez limitées.

Dans ce registre, il nous semble intéressant de mettre en regard de nos observations la notion d'arts communautaires, qui n'est pas développée en France mais au Québec, et qui est définie par la chercheuse Eve Lamoureux comme « une gamme hétérogène de pratiques qui impliquent une collaboration entre des artistes et les membres d'une communauté qui partagent une situation d'inégalité ou de marginalité sociale, économique, culturelle ou politique ». Dans « Les arts communautaires : des pratiques de résistance artistique interpellées par la souffrance sociale », Lamoureux parle de pratiques de création artistique collective dont le double objectif est « de permettre, au moyen de la création, une mise à distance de la souffrance, et de favoriser une prise de parole créatrice visant à contester les cadres culturels, sociaux, politiques et économiques l'engendrant ». Elle questionne l'intervention artistique et la démarche de co-création avec des personnes minoritaires dans une perspective éminemment politique. Ces pratiques impliquent notamment une redéfinition du statut de l'artiste et de la notion de public pour aller vers une posture commune, qualifiée par Lamoureux de « citoyen participant ». Le travail d'Eve Lamoureux met en avant l'expérience artistique collective comme outil de guérison et comme mode de résistance, par le fait qu'elle favorise l'expression première de personnes minoritaires, qui peut permettre à chacun « d'envisager différemment son existence et sa place dans la société, de développer son esprit critique et d'émerger comme sujet/actrice de sa vie et de celle de la collectivité ». En d'autres termes il s'agit de permettre à des gens « invisibles » de mener un processus de subjectivation politique.

Du participatif au politique

La question de la participation est aujourd'hui prise entre deux feux : d'une part l'injonction à la participation émanant des pouvoirs publics, et d'autre part les logiques d'*empowerment* qui concernent la capacité d'action, le pouvoir d'agir des populations, sur leurs vies, la société, les biens communs, la manière de vivre ensemble. Selon Marion Carrel (2003), la dérive de l'injonction participative risque de redoubler les phénomènes d'exclusion. En effet, la demande unilatérale faite aux personnes ayant le moins de ressources financières, constituées en public-cible, de se comporter en citoyens responsables, « participants », traduit un certain mépris social. C'est une adresse à des êtres « incivils » qu'il convient de remettre dans le droit chemin. Il s'agirait fondamentalement d'organiser la police de la population ou, pour le dire

en d'autres termes, de maintenir la paix sociale. A l'inverse, l'*empowerment* met l'accent sur le pouvoir d'agir collectivement. Le pouvoir n'est alors pas considéré comme un attribut mais comme un processus collectif, qui suppose que du temps, de l'argent et des dispositifs particuliers lui soient dédiés. Dans cette perspective, la participation nourrit l'espoir de l'*empowerment* des pauvres, c'est-à-dire de leur émancipation sociale et politique. Il s'agirait alors d'activer la dimension conflictuelle de la citoyenneté, de développer des formes de contre-pouvoir en démocratie, de permettre aux habitants de redéfinir des préférences individuelles et/ou quotidiennes dans un sens politique (Carrel 2003).

Le champ culturel est concerné par l'injonction participative, doublée de l'enjeu de cohésion sociale, qui influencent les trajectoires des artistes et des structures culturelles. En effet, l'implication artistique dans des quartiers pauvres, des communes rurales ou auprès de personnes en difficultés répond aujourd'hui autant à une ambition politique et sociale de certaines équipes et structures culturelles, qu'à une nécessité de survie, puisque de nombreux financements publics sont conditionnés à ce type de critères.

La visée d'*empowerment* peut également être en ligne de mire de certaines pratiques artistiques collectives, en lien avec l'éducation populaire (on pense notamment au théâtre de l'opprimé, au théâtre communautaire tel qu'il est pratiqué par exemple en Argentine ou encore aux expériences d'Armand Gati). Mais cette dimension, qui implique une forte dimension conflictuelle et une véritable remise en question des rapports de domination et de la distribution des rôles et des places, est par contre peu présente dans le champ culturel et inexistante dans les critères d'attributions de financements publics ou alors dans une version moins politique, plus individualisante (qui renvoie à la prise de conscience de la personne et au renforcement de sa capacité à agir sur sa trajectoire d'existence), voir libéral (sur le registre du « aide toi toi-même »).

La question est donc de savoir comment cette dimension participative et sociale est activée, et quelle dimension politique elle est susceptible de revêtir au sein d'un processus culturel et artistique. On revient ici aux manières de faire, au statut des artistes et des participants dans le processus, à la place laissée aux différentes expressions et aux rapports de pouvoir qui s'instaurent.

« Le projet de Prisca vient répondre à quelque chose (notamment l'engouement pour la cohésion sociale) que l'on peut questionner. Par exemple qu'est-ce que ça vient rassurer chez les politiques ? ». Une responsable associative

Dans l'aventure NCNC, ce qui compte est de faire un film, et pour cela l'équipe a absolument besoin des différentes contributions des habitants. Leur participation est nécessaire, il ne s'agit pas d'une demande artificielle. Cela rend la dynamique participative concrète et facilement appropriable par les personnes. De plus le procédé de création du film permet des contributions différentes, de la plus légère à la plus impliquante, ce qui correspond aux modes d'engagements contemporains, plus pragmatiques et plus volatiles, avec des degrés de participation fortement fluctuants (Ion, 1997). On parle aujourd'hui d'un « engagement post-it » (court, passager, nomade) et « *affranchi* » (qui évite toute affiliation à un groupe d'appartenance) (Ion, 2012). Il y a donc dans l'expérience du NCNC une intelligence de la participation qui ne s'ancre pas dans l'idéologie mais plutôt dans la nécessité de faire oeuvre commune et par là même de contribuer à fabriquer le monde commun. A contrario, comme nous l'avons déjà esquissé le processus NCNC propose un cadre de participation relativement rigide avec des opportunités précises de contribution qui laissent finalement peu de place à l'improvisation et à l'émergence d'initiatives inattendues. Les séquences de travail sont

posées dès le départ, avec un calendrier précis et resserré ce qui peut constituer un frein à la participation.

Ceci étant dit, le film NCNC a vu le jour à Celleneuve grâce à une synergie et un esprit collectif au service du projet, largement alimenté par l'énergie déployée par Prisca Villa et son équipe pour entrer en relation avec le quartier. On peut d'ailleurs supposer que cette « réussite » du projet a été permise dans un mouvement de réciprocité et de générosité mutuelle.

Car finalement, pourquoi se mobilise-t-on ? quelles sont les raisons qui poussent des personnes à s'engager dans un projet collectif dans lequel ils n'ont à priori aucun intérêt en jeu ? ou au contraire pourquoi de nombreuses personnes ne sont-elles pas au rendez vous de l'engouement participatif ? Dimension affective, désir de faire société, nécessité de contribuer à la vie collective, recherche de liens sociaux, d'affiliation et de reconnaissance sociale... les travaux sociologiques ne manquent pas sur cette thématique et nous ne nous y attarderons pas ici. Nous préférons laisser la parole à une habitante du quartier Celleneuve, militante de l'éducation populaire, qui livre un regard averti sur la non participation.

Pourquoi c'est si dur de mobiliser les gens ?

« Parce que la vie est violente, c'est lourd pour tout le monde. Pour lutter, pour avoir envie de donner de son temps à la collectivité, il faut déjà avoir dépassé le seuil de survie. Il faut au moins l'avoir atteint. Si tu as accès à tes besoins primaires, tu peux de temps en temps imaginer penser collectif, œuvrer de manière altruiste, mais c'est loin d'être gagné.

Il n'y a que les gens qui ont dépassé le stade de survie, qui en sont au stade de vie (en ayant comblé leurs besoins fondamentaux) qui peuvent ouvrir des portes pour laisser la place à quelque chose qui ne sera pas individualiste ou personnel. Et la majorité de nos concitoyens sont au stade de survie, car le logement, l'alimentation, ça ne suffit pas. Il faut aussi avoir accès à la culture, à l'éducation, à la scolarisation. Et là oui tu entrouvres encore des portes pour t'intéresser à la société dans laquelle tu vis, pour t'intéresser à la vie de ton quartier, aux écoles de tes enfants, à la vie de ta résidence, à voir les choses de manière collective et pas que personnelle ». GL

Faire vivre l'espace public

« La place c'est une zone de rencontre. Les gens ici viennent chercher la rencontre, boire un thé, boire un coup en sortant du boulot. Faisons quelque chose de cette place! Une place surpeuplée de gens ne peut pas être insécure. Mettons des gens, des commerces, des animations, des repas de quartier, ce sera mieux qu'une caméra... On peut tout faire sur une place piétonne. Il faut habiter l'espace pour le sécuriser ». GL

Pour finir, nous aimerions parler de l'espace public, qui est au cœur de la démarche du NCNC et qui est finalement assez peu abordé, en tous cas moins cité que les enjeux de participation ou de cohésion sociale.

NCNC a activé l'espace public de Celleneuve pendant 6 mois, en arpentant les rues et les places du quartier, en fréquentant ses terrasses, en rencontrant les habitants et les passants, en tournant dans les rues, en projetant son film dans les espaces publics du quartier, en investissant ces espaces pour des temps de convivialité, en proposant une expérience sensible à tous, dans l'espace public... De la même manière les associations locales le font régulièrement vivre pour un repas de quartier, un carnaval, une animation autour du livre, un vide-grenier, des concerts, des spectacles...

L'espace public est un des premiers lieux du politique, au delà de sa dimension utile et quotidienne il est le reflet des rapports sociaux et des rapports de domination à l'œuvre dans la société (relations hommes/femmes, discriminations ethniques...), il est le reflet de l'état des politiques publiques (aménagement, sécurité) et le reflet du monde économique .. Il est le lieu qui appartient à la fois à tout le monde et à personne, le lieu des frottements et des possibles. Par sa présence, le NCNC a habité cet espace. Il a proposé aux habitants de sortir et de rester dehors. Ils ont cherché à renforcer la dimension hospitalière des espaces publics, ce qui constitue pour nous un acte politique. Se frotter à son voisin constitue le prémice de la vie démocratique.

En effet, ce qui doit prévaloir dans les espaces publics de la ville est leur hospitalité, leur ouverture et la présomption de confiance qui y prévaut dans les rencontres et les rassemblements entre inconnus. Nous reprenons ici les propos de Carole Gayet-Viaud, chercheuse au CNRS. Pour elle, les espaces publics urbains sont au cœur de la démocratie si l'on envisage celle-ci comme une forme de vie et pas comme un régime politique. Pour elle, penser les espaces publics urbains suppose en effet de penser la manière dont « des espaces concrets de coexistence entre des individus « non-familiers », peuvent permettre l'exercice ordinaire du souci des autres et du monde, entre personnes n'ayant d'autre lien que celui de vivre ensemble en société. Les interactions civiles et la vie publique urbaine telle qu'elles se déploient dans la rue, les transports ou aux terrasses des cafés sont l'occasion d'activités, de formes d'attention et d'engagement, relevant de l'exercice le plus élémentaire de la citoyenneté » (Gayet-Viaud, 2015). Les espaces publics apparaissent alors comme nécessaires à la démocratie et la nécessité d'en prendre soin devient encore plus indispensable. Dans le contexte sécuritaire et anxieux que nous connaissons, l'enjeu d'habiter et de faire vivre l'espace public par une présence humaine et collective est plus que jamais décisif. Il semble nécessaire de réaffirmer que l'espace public n'appartient pas à l'état mais à tout un chacun (dans la limite des troubles à l'ordre public) et que la question de son accessibilité doit rester centrale, notamment pour les personnes minoritaires. Nous assistons aujourd'hui à un rétrécissement de l'espace public au profit d'un processus de privatisation, de muséification et d'hyper sécurisation (Beja, 2016), comment le ré-ouvrir ? Alors que l'Etat et le marché tendent à transformer les espaces publics en espaces anonymes, l'enjeu de réhabiliter l'espace public du quartier comme support des réseaux d'interconnaissances et comme lieu d'exposition de la diversité du corps social, est de taille. A sa manière le projet du NCNC contribue à cette réhabilitation.

Pour conclure, nous espérons avoir su montrer la manière dont le projet du NCNC vient répondre aux enjeux des démarches de création partagée et à ceux des politiques publiques qui visent la démocratie culturelle et la recherche de cohésion sociale, tout en montrant les limites de cette grille de lecture en termes d'émancipation des individus et de lutte contre les inégalités et les dominations, y compris dans le champ culturel.

Le projet du NCNC a su inscrire une expérience sensible et collective dans le quartier de Celleneuve en invitant ses habitants à s'appropriier l'espace public et à créer de nouvelles sociabilités, de nouveaux liens de confiance et de nouvelles solidarités. Il a également contribué à mettre en lumière le multiculturalisme et les relations interculturelles en tant que question publique, dans l'attente que d'autres s'en saisissent dans la continuité. Et si cette action se heurte à la résistance d'un corps social fragmenté et hiérarchisé, elle relève le défi de la vitalité de l'espace public et d'une forme de vie démocratique.

Bibliographie

OUVRAGES

- BERTHO Alain, Les enfants du chaos : le temps des martyrs, La découverte, 2016 - 220 p.
- CARREL Marion, Faire participer les habitants ? Citoyenneté et pouvoir d'agir dans les quartiers populaires, ENS éditions, 2013 – 276 p.
- CASSANDRE/HORSCHAMPS, LEPAGE Franck, 2012, « Education populaire, une utopie d'avenir », Les liens qui libèrent - 198 p.
- COULANGEON Philippe, Sociologie des pratiques culturelles, *Coll. Repères, éd. La Découverte, 2005 - 128 p.*
- ION Jacques, la société des individus, Armand Colin, 2012 - 214 pages
- ION Jacques, La fin des militants, éditions des ateliers, 1997 – 124 p.
- NEVEU Erik, « L'approche constructiviste des « problèmes publics ». Un aperçu des travaux anglo-saxons », *Études de communication*, 22 | 1999, 41-58.
- SAFI Mirna, Les inégalités ethno-raciales, La Découverte, coll. Repères, 2013 – 128 p.
- ZASK Joelle, Participer, essai sur les formes démocratiques de la participation, Le bord de l'eau, Lormont, 2011 - 200 p.

ARTICLES

- COULANGEON Philippe, « Les loisirs des populations issues de l'immigration, miroir de l'intégration », *Revue française des affaires sociales* 2/2007 (n° 2) , p. 83-111
URL : www.cairn.info/revue-francaise-des-affaires-sociales-2007-2-page-83.htm.
- GAYET-VIAUD Carole, « Les espaces publics démocratiques à l'épreuve du terrorisme », *Métropolitiques*, 20 novembre 2015. <http://www.metropolitiques.eu/Les-espaces-publics-democratiques.html>
- HENRY Philippe Démarches artistiques partagées, des processus culturels plus démocratiques ? <http://www.artfactories.net/Philippe-HENRY-Demarches,1688.html>
- LAFORTUNE Jean-Marie, « De la démocratisation à la démocratie culturelle : dynamique contemporaine de la médiation culturelle au Québec » in *Démocratiser la culture. Une histoire comparée des politiques culturelles*, sous la direction de Laurent Martin et Philippe Poirrier, Territoires contemporains, nouvelle série - 5 - mis en ligne le 21 juin 2013.
- LAMOUREUX Ève, « Les arts communautaires : des pratiques de résistance artistique interpellées par la souffrance sociale », [en ligne], *Amnis*, 2010, <http://amnis.revues.org/314>
- NICOLAS-LE STRAT Pascal, 2011, « Faire politique latéralement, la fonction intermédiaire du récit », *Multitudes* n° 45, pp.192-197

EMISSION RADIO

- Emission France culture : A qui appartient l'espace public ? avec Alice Beja (MCF Sciences Po Lille) diffusée le 18 août 2016 dans l'émission « du grain à moudre l'été ».